

Max Kohn, psychanalyste, écrivain

Vivons-nous les derniers jours de l'humanité ?

Faut-il avoir une vision apocalyptique de ce qui se passe à notre époque?

J'ai vu le 29 janvier 2016, au Théâtre du Vieux-Colombier à Paris, une nouvelle production, une pièce conçue et mise en scène par David Lescot pleine d'actualité¹, même si elle porte sur la première guerre mondiale, *Les derniers jours de l'humanité* de Karl Kraus (né le 28 avril 1874 à Gitschin, aujourd'hui Jičín en République tchèque, mort le 12 juin 1936 à Vienne). La troupe de la Comédie Française est remarquable même si Denis Podalydès écrase les autres comédiens par son aisance où il fait ce qu'il veut de son corps et de sa parole en portant la polyphonie des voix chez K. Kraus: Sylvia Berger,

pendant la première guerre mondiale en passant du *Ring* à l'état-major d'un officier et à un restaurant. C'est une foire qui fait appel au carnaval, au cirque, à l'opérette, au cabaret. Un grand miroir occupe le fond de la salle qui nous renvoie notre image.

Dans cette cacophonie gigantesque, K. Kraus ne juge pas son époque, c'est un journal théâtralisé de la guerre avec une part documentaire, une mise en scène de l'humanité pendant la guerre : le but de son entreprise, comme de sa revue, *Die Fackel* (la torche, en français), est de se contenter d'enregistrer le discours que celle-ci tient sur elle-même. Selon D. Podalydès, Kraus reproduit ce que l'on appelle aujourd'hui, un *buzz*, la rumeur informe d'une époque.

C'est aussi ce que fait D. Lescot avec l'actualité que nous vivons, une menace terroriste permanente partout pour tous et les effets que cela produit sur nous, le rapport aux guerres passées et actuelles.

J'ai vu cette pièce 2 jours après l'anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau, il y a 71 ans le 27 janvier 1945, accompagné d'un silence assourdissant dans les médias contrairement à l'an passé pour les 70 ans. Pourtant si l'époque se veut ailleurs et est ailleurs, ce qui s'est passé là reste un crime contre l'humanité qui touche le partage entre les vivants et les morts qui n'est jamais définitif et

qui ne concerne pas que les Juifs. Les morts ne sont pas morts et enterrés surtout quand ils ne sont pas enterrés. Aujourd'hui tout le monde est une victime potentielle et pas seulement les Juifs qu'il est normal

Karl KRAUS. Photo DR



Bruno Raffaelli, Pauline Clément et Damien Lehman au piano. On se croirait à Vienne en écoutant ce qui se dit, ce que l'on peut dire et en passant d'une voix à une autre sans transition. Ce sont les voix de Vienne

[1] Entretien avec David Lescot et Denis Podalydès recueilli par Emmanuelle Jardonnet, « Karl Kraus a mis la langue populaire dans la littérature », *Le Monde*, mardi 2 février 2016, p.14-15.

de tuer ou de considérer comme déjà morts et enterrés comme Auschwitz. On ne passe pas d'une époque à une autre sans le travail d'une génération à une autre même si on ne veut rien en entendre.² Pour Lescot, Kraus est du côté de la vie, ce n'est pas un monument aux morts, une commémoration qui sacralise la mort et donc de la guerre, mais du tragique troupié, une dissonance drôle et macabre, une note dans laquelle il y a au moins deux notes.

Le théâtre documentaire de Lescot est d'une grande originalité et son œuvre prend de plus en plus d'épaisseur. Le montage des images d'archives par Laurent Véray de la première guerre mondiale est essentiel. Elles ne sont pas des illustrations, mais ont un discours propre qui tient plus du mode de représentation du XIX^e siècle.

La pièce de Kraus est injouable, elle est censée durer 24 heures, elle comporte 800 pages, 220 scènes, 50 pièces musicales et 500 personnages. Podalydès, tout en compulsant le gros livre de Kraus épais comme un bottin, dit au début de la pièce que la représentation de la veille a duré jusqu'au petit matin et que l'on a servi le petit déjeuner aux spectateurs. Cela prendrait une dizaine de soirées à jouer. C'est une pièce qui tient du « caf' conc' » et du cabaret viennois, rédigée entre 1915 et 1917. Des personnages récurrents y sont présents, l'optimiste et le râleur, l'abonné et le patriote, les figures du militaire, le fou furieux, le planqué, le gâteux galonné. La force de Kraus et de Lescot qui l'adapte, c'est de résister à la dégradation de la langue qui est la cause de la dégradation du monde. Kraus essaye de maîtriser le langage et l'usage du langage. Il truffe son texte de yiddish, de hongrois, de tchèque, d'italien, de français. Kraus s'oppose toute

sa vie à la presse et aux journalistes, machine à produire et reproduire des clichés qui sont devenus les média. On emprunte à la langue ce que l'on veut dénoncer comme Flaubert. Dans la pièce, certains magasins ou restaurants portant une enseigne voient celle-ci effacée ou transformée. Le langage peut être manipulé et il manipule. Il faut faire attention.

Kraus est très ambivalent. En 1899, il quitte la communauté juive et se déclare « sans confession ». Il se convertit au catholicisme en avril 1911. En 1923, il quitte l'église catholique et ce qu'il appelle « le grand mensonge de son théâtre mondial », pour redevenir, comme après 1899, « sans confession. » Il est aussi ambivalent avec la psychanalyse qu'il critique tout en préservant Freud.

Dans son théâtre documentaire, Lescot est concentré sur le langage et son usage comme dans *La Commission Centrale de l'enfance*³ (2008) où c'est sa propre enfance qui est mise en scène, *Le système de Ponzi* (2012), *Ceux qui restent*⁴ (2014) où la place du témoignage est centrale et *Les glaciers grondants* (2015). Lescot veut donner à entendre la Grande Guerre et pas seulement à voir. Il part de la lecture de la pièce de Kraus et il donne aussi à écouter les compositeurs de l'époque, Schönberg, Webern, Schrecker, Kreisler, Zemlinsky. Sylvia Bergé chante des *Lieder*. Quand on ne prend pas soin de la langue, on ne prend pas soin des gens. Comme le pense Walter Benjamin, Kraus veut créer une langue à l'intérieur d'une langue dévoyée. C'est la guerre qui peut être vécue comme une apocalypse. Nous ne vivons pas les derniers jours de l'humanité. Ce n'est qu'un moment de l'histoire. ■

[2] *Les enfants de la nuit* de François Lévy-Kuentz, écrit par Frank Eskenazi et François Lévy-Kuentz, producteur : The Factory Productions, 2014, diffusion sur France 3, 29 janvier 2015, à l'occasion du 70^{ème} anniversaire de la victoire des Alliés contre le nazisme et de la libération des camps, avec Monique Itic, Max Kohn, Marc Perelman, Sylvia Simon, Ghislaine Spitzer, Dominique Vidal, Jean-Jacques Zylbermann.

[3] Interview en français et yiddish de David Lescot par Max Kohn, comédien, metteur en scène, Paris, 3 novembre 2008. <http://www.maxkohn.com/player/lescot/lescot.html>

[4] A propos de *Ceux qui restent*, de David Lescot au Théâtre de la Ville. Interview vidéo de David Lescot par Max Kohn, Paris, 5 juin 2015. https://www.youtube.com/watch?v=AQLPdxcqJ_c&list=PLsq...

Distinctions

Nous adressons nos félicitations à Isabelle Cohen, historienne des religions et à Dominique Trimbur, germaniste et chercheur auxquels ont été remises les Palmes académiques, dans le cadre de leurs fonctions au sein de la Fondation de la Mémoire de la Shoah.

Kraus essaye de maîtriser le langage et l'usage du langage. Il truffe son texte de yiddish, de hongrois, de tchèque, d'italien, de français

Comme le pense Walter Benjamin, Kraus veut créer une langue à l'intérieur d'une langue dévoyée